

Paris qui Chante

Paris qui Danse - Paris qui Filme

REVUE BI-MENSUELLE, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Directrice :

M^{me} Yvonne YMA

Rédacteur en Chef :

Max VITERBO

DIRECTION ET ADMINISTRATION

27, Boulevard Poissonnière, 27

PARIS

Téléphone : { CENTRAL 88-07
LOUVRE 18-06

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS :

	France	Étranger
Un an	36 fr.	45 fr.
Six mois	18 »	23 »
Trois mois	9 »	12 »

SOMMAIRE

Ce numéro contient :

Sous le grand Saule Noir

Paroles de Lucien BOYER
Musique de L. SILESU

LES FAUCHÉS DE L'AMOUR

Paroles de Georges VILLARD
Musique de Raoul MORETTI

JE NE SUIS QU'UN JOUJOU

Paroles de Vincent TELLY
Musique de Laurent HALET

CE QUE DÉSIRE UNE FEMME

Paroles de PHYLO
Musique de G. GABAROCHE et VYLNA

TON TANGO

de Jean RIT

et

LA FIN DES NOUVEAUX RICHES A DEAUVILLE

par MICHEL GEORGES-MICHEL

✻ NOS VEDETTES ✻



M. AUDIFFRED

Le brillant ténor des "Ambassadeurs"

OU CHANTE-T-ON? OU S'AMUSE-T-ON?

		<p>LES QUATZ'ARTS 24 62, Boul. de Clichy</p> <p>CLOTURE ANNUELLE</p>	<p>LA CHAUMIÈRE 26, Bd. de Clichy - Tél. Marc. 97-48</p> <p>CLOTURE ANNUELLE</p> <p>Réouverture en Septembre</p>	<p>Au Tréteau Fortuny 42, Rue Fortuny Téléphone : Wagram 34-25 Direction Artistique : Fernand Cabanel et Max Viberb</p> <p>CLOTURE ANNUELLE</p>	<p>Théâtre des Ternes 5, Avenue des Ternes, 5 Tél. : Wagram 02-10 Direction : GABRIEL TÉNOT</p> <p>SAISON D'ÉTÉ</p>
<p>AU MOULIN BLEU 42, Rue de Douai Téléph. : Gutenberg 42-90 Direction Intérimaire</p> <p>Réouverture en Septembre</p>		<p>LES NOCTAMBULES QUARTIER LATIN 7, rue Champollion (Quartier Latin) Tél. : Gob. 42-34 M. BOYER, Directeur-Fondateur (27^e année)</p> <p>A 9 heures : Les Chansonniers PRIVAS - HYSPIA - CAZOL - DE BUKEUIL - DEVILLIERS VALLIER - MONELLY - E. WYL - EUGENE ROSI</p> <p>FAITES VOS JEUX</p> <p>Revue nouvelle de V. VALLIER jouée par L. DERBLAY - G. DERNY Les Chansonniers du Célèbre Cabaret et JENNY RACKSON</p> <p>DIMANCHES et FÊTES MATINÉES à 15 HEURES</p>			<p>LE GRILLON 43, Boulevard St-Michel Tél. Gob. 55-35 JEAN RIEUX, Directeur</p> <p>CLOTURE ANNUELLE</p> <p>Réouverture en Septembre</p>

Où Danse-t-on? Où Dîne-t-on? Où Soupe-t-on?

	<p>6, Rue Fontaine</p> <p>EL - GARRON (EX-PRINCESS'S) Dîners et Soupers Orchestre dirigé par FERRER et FILIPOTTO</p> <p>Téléphone : Central 71-91</p>			<p>Chez LOUISE 3, Rue Frochot</p> <p>L'endroit le plus gai de Montmartre</p> <p>Dîners avec musique : 12 francs</p>	
<p>FYSCHER Rue d'Antin</p> <p>CLOTURE ANNUELLE</p> <p>Réouverture en Septembre</p>		<p>BAL TABARIN Tous les Jours de 16 à 19 h. MATINÉE Tous les Soirs à 21 heures GRAND BAL Nombreux intermèdes</p>	<p>34, Rue Caumartin Téléphone : Gutenberg 65-56</p> <p>Chez ANGELS CLOTURE ANNUELLE</p> <p>Réouverture en Septembre</p>		<p>31, Avenue de l'Observatoire, V^e</p> <p>BULLIER JARDIN D'ÉTÉ Samedi et Dimanche, Soirée à 8 h. 30 Dimanches et Fêtes Matinées à 14 h. 30 Téléph. : Gobelins 29-10</p>

Les Maisons recommandées par "Paris qui Chante"

<p>Toutes les Jolies Robes Jolis Manteaux pour la ville, pour la plage, pour les courses, pour le Casino. sortent de chez "GUSTAVE" Casino Municipal Trouville 32, Faubourg Saint-Honoré PARIS.</p>	<p>- FOURREUR - BONNE FAÇON 2, Rue Lemercier, 2</p> <p>KOHN</p> <p>- Prix avantageux -</p>	<p>Maison LEWIS 16, Rue Royale</p> <p>LE MODISTE A LA MODE</p> <p>CHAPEAUX toujours chics : et ne se : déformant pas</p>	<p>Allez chez Paul DARBY</p> <p>PHOTOGRAPHIE :: :: D'ART :: ::</p> <p>39, b. de Strasbourg</p>		<p>Toutes les Élégantes Toutes les Artistes de passage à Deauville S'habillent chez MARCELLE à "L'IDEAL SPORT" 1, Rue Désiré Le Hoc à Deauville :: Et elles ont raison ::</p>
--	---	--	---	--	--

DIRECTION : : :
ET ADMINISTRATION : :
27, Boulevard Poissonnière
— PARIS —

Paris qui Chante

Directrice :
M^{me} Yvonne YMA
Rédacteur en Chef
Max VITERBO

Paris qui Danse - Paris qui Filme

Revue Bi-Mensuelle, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE Illustrée

Paraisant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

CEUX DE DEAUVILLE

La Fin des Nouveaux Riches

L'ouverture à Deauville s'est faite, cette année, sur le pont du 14 Juillet. Comme sur celui d'Avignon, on avait chanté, dansé, voire sauté, et l'on s'en était allé.

Mais ceux-ci, qui sont passés, ne sont plus revenus à la pleine saison : c'étaient les demi-snobs qui n'avaient voulu qu'y être venus et font leur mi-aût dans quelque coin de Bretagne, ce qui, d'ailleurs vaut tout aussi bien.

Ils avaient pourtant débarqué là, calamistrés, astiqués, repassés, comme pour jouer un tennis de ballet d'opéra. Ils s'en sont retournés défrisés, fripés, quelque peu vidés, mais ayant dans leurs poches des cartes postales du Casino et leur photographie prise dans la cour du Normandy.

Ne sont demeurés que les enracinés, les gens des villas et ceux du baccara : toujours les mêmes corps, avec les mêmes têtes autour des mêmes tables, devant les mêmes cartes : ils perdent ou ils gagnent, cela n'a pas d'importance, puisqu'ils ont de l'argent toujours et qu'ils ne l'emploient pas autrement.

Ils n'y a plus même de nouveaux riches.

C'est un fait : la tourmente de la guerre avait apporté dans ce milieu étonnant toute une nouvelle société qui avait semblé vouloir submerger, chasser, anéantir l'ancienne. Et voilà qu'à présent, ces nouvelles couches disparues aussi vite qu'elles étaient arrivées, ce sont les anciens et les anciennes, ah ! les anciennes surtout de 1913, 1910 et d'avant encore, qui ont gardé la position.

Et c'est simple à comprendre. Les nouveaux riches se sont rués, les premières années, dans le monde snob. Ils se sont aperçus que malgré tous leurs efforts « ils n'en seraient » jamais. « Et heureusement », se sont-ils écriés avec bonne foi. Car les « nouveaux riches », malgré tout leur ridicule, sont des gens sains, robustes, aimant la lutte et sachant la valeur de la vie.

A la salle de casino, ils préfèrent l'auto, et le

grand air aux grands airs. Il faut avoir été dès sa majorité dans la poussière des baccaras pour s'y complaire et n'avoir pas de poitrine résistant à la route pour anémier son reste dans les salles de tango.

— Regardez-les ! Regardez les lugubres salles, me disait l'un d'eux, jaloux ou dépité, regardez ici ou ailleurs, et malgré l'homme orchestre, chanté par Mendès, et le trombone à couacs, coiffé d'un chapeau de femme et vitupéré par Reynaldo-Hahn. Regardez ces lamentables fantômes tourner lentement, dans la moiteur des salons, quand le soleil rutilé au dehors et que la mer scintille de lumière. Ils sont tellement d'une autre époque que la mode, toujours logique, la nouvelle mode d'aujourd'hui redevient la mode d'il y a dix ans.

En vain la guerre a-t-elle passé ; en dépit de l'effort cubiste, qui, depuis dix ans lutte pour la netteté, la clarté des lignes contre le flou, l'abominable « flou artistique » des photographes, ce ne sont que tulles, mousselines et linons imprimés de couleurs vagues, transparentes. Autour de chaque robe courent d'ailleurs des pans, des flotteurs, des nageoires ; dans la lumière tamisée des salles de danse, on dirait d'un peuple de ces jolis poissons de Chine au corps menus, aux nageoires immenses s'enlaçant dans un aquarium. Impressionnisme tu l'emportes, les couturiers en sont encore là !

Du moins, une nouveauté, une vieille nouveauté : profusion de châles espagnols et surtout vénitiens ; mais alors que là-bas les châles des plus modestes filles du peuple ont au moins vingt rangs de mailles, ici en compte-t-on quatre ou six aux plus beaux châles. Bah ! on achètera mieux au Lido en septembre !

Au tennis, arrivée d'un grand champion, M. Tiarko Richepin, qui pense se battre contre Mlle Lenglen : musique de court...

Michel GEORGES-MICHEL.



Du ring à l'écran

La boxe, qui mène à la fortune, mène aussi... au cinéma. Notre Georges national « tourne » en ce moment en Angleterre, et on sait qu'il y a quelque temps, Dempsey aussi toucha à l'art muet avec peu de succès d'ailleurs.

A présent, ce sont les débuts de Criqui, et s'il faut en croire les impressions de confrères qui ont vu répéter le populaire champion, celui-ci se révélerait comme un artiste merveilleusement doué.

« Il m'a été donné, note l'un d'eux, de voir quelques-unes des scènes tournées par Criqui, et je suis sorti de la projection vraiment stupéfait. Eh quoi ! c'est donc le roi du K. O., ce terrible homme que nous avons tant de fois admiré entre les cordes d'un ring, étendant son adversaire sous la lumière crue; c'est lui que je viens de voir sous de pauvres habits, miséreux, qui cherche, l'air humble et famélique, « un p'tit six rounds » pour déjeuner. Et j'avoue que Criqui parvient, dans certaines scènes, jusqu'à la plus intense émotion. Cela est tellement vrai que le bouillant Eudeline qui, lui aussi, tourne dans le film et tient son rôle de manager avec sérieux, fut trouvé, pendant la répétition d'une scène importante, en flagrant délit d'attendrissement.

« Criqui a réussi d'emblée dans son nouveau métier. »

Allons, tant mieux. Par le temps qui court, il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc.

Ce pelé, ce galeux...

On a apposé, récemment, dans le hall de la Société Lyrique des Auteurs et Compositeurs de Musique, rue Chaptal, des affiches annonçant que le sieur X... a été condamné à 1.500 francs d'amende pour avoir pratiqué « la ristourne » avec des directeurs.

Et, après avoir lu cette condamnation, Xavier Privas, prince des chansonniers, émit l'autre jour ces propos philosophiques entendus par un confrère :

« Est-ce qu'ils ne font ou n'ont pas fait presque tous la même chose ? Seulement, voilà, celui-là s'est fait prendre. Et n'est-ce point une sorte de « ristourne » que les ententes entre chefs d'orchestre qui font des échanges de répertoire : « Tu « joueras du mien, je jouerai du tien ? », comme dans les théâtres où Max Maurey joue du Paul Gavault tandis que Paul Gavault joue du Max Maurey... Ce pauvre X..., c'est le bouc émissaire, c'est l'âne maudit des animaux malades de la peste, le pelé, le galeux d'où nous vient tout le mal ! »

Ceux qui s'en vont

Ces jours derniers, est morte en Angleterre, chargée d'ans et de gloire, Geneviève Ward, la grande actrice anglaise, à laquelle, l'hiver dernier, les artistes français avaient rendu un solennel hommage.

La bonne octogénaire qui vient de s'éteindre doucement, a eu une carrière véritablement romanesque et dramatique. Elle était la fille d'un diplomate américain. Après une aventure sentimentale qui la dégoûta du mariage, Geneviève Ward se lança dans la carrière théâtrale. La nature l'avait douée d'une voix magnifique, et elle fit des débuts sensationnels dans l'opéra, à la Scala de Milan. Classée aussitôt grande étoile lyrique, elle semblait promise à une carrière triomphale quand brusquement elle perdit sa voix.

Cette catastrophe en eut découragé bien d'autres, mais Geneviève Ward n'était point femme à se laisser abattre par le destin. Avec une énergie admirable, l'ancienne cantatrice travailla pour devenir tragédienne, et elle s'y révéla aussi grande interprète qu'elle s'était montrée auparavant chanteuse exceptionnelle.

Son premier rôle, dans une tragédie de Shakespeare, lui valut un triomphe; triomphe qui dura plus d'un demi-siècle et auquel Paris eut plusieurs fois l'occasion de s'associer, alors que Geneviève Ward jouait au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Cette courte esquisse de la vie de l'illustre actrice n'apparaît-elle point aussi comme une admirable leçon d'énergie que pourront utilement méditer celles ou ceux qui, rebutés par des revers, point rares dans le métier, auraient tendance à se laisser aller au découragement.

Un cinquantenaire

Savez-vous que la *Fille de Madame Angot* aura cinquante ans dans quelques semaines ? Vous pourriez l'ignorer, car elle ne le porte point et il est à croire que longtemps encore l'œuvre de Lecoq apparaîtra fraîche et pimpante à ceux qui ne se lassent point de l'admirer.

L'héroïne célèbre du fameux compositeur a vu le jour, non à Paris, mais à Bruxelles, le 4 décembre 1872, et c'est sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes qu'elle apparut pour la première fois au public.

Les Bruxellois lui ayant fait un accueil enthousiaste, la *Fille de Madame Angot* passa la frontière et fut présentée aux Parisiens sur la scène des Folies-Dramatiques.

Détail curieux : la représentation donna lieu à une manifestation politique. La République, à cette époque, n'était guère solide et les couplets frondeurs de Clairrette, à la fin du premier acte, déchainèrent l'orage dans la salle.

On faillit se battre et, à un moment même, l'autorité se demanda si elle n'interdirait pas l'opérette.

Avec le recul du passé, on s'explique mal ces incidents à propos d'une œuvre dont la satire nous apparaît aujourd'hui innocente, car depuis, nous en avons entendu bien d'autres !

LE MONSIEUR QUI ÉCOUTE ET QUI VOIT.

La Fête des « Caf' Conc' »

L'annonce de la fête des caf-conc' a suscité un vif intérêt. Les demandes de renseignements affluent de tous côtés aux organisateurs. Nous pouvons annoncer, d'ores et déjà, que le programme sera sensationnel.

Sport, gaité, humour, rivaliseront, le lundi 2 octobre, à 2 heures, au stade-vélodrome Buffalo au profit des vieux de Ris-Orangis et de la Société de Secours Mutuels des Artistes lyriques.

M. Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat et M. Henri Paté, député, haut commissaire de l'éducation physique, présideront cette fête de charité, qui réunira toutes les vedettes de la scène, de l'écran et tous les « as » de la piste, réunis dans un même but de solidarité et d'union mutualiste.

Sur les planches

Deauville. Trouville ! Pluie, soleil, pluie... et ainsi de suite. L'astre joue à cache-cache et ces changements à vue éclipsent de beaucoup ceux de nos meilleurs metteurs en scène. La saison n'en bat pas moins son plein. Tant bien que mal.

L'autre matin, sur les planches, un de nos meilleurs comiques (méridional, parbleu !) regarde avec quelque mélancolie le ciel barbouillé. Un promeneur le tire de sa contemplation atmosphérique.

— Seriez-vous M. X..., par hasard ?

— Non, monsieur.

— Excusez.

Le quidam s'éloigne, mais l'artiste, qui vient de réfléchir quelques secondes, se ravise, court après, le rattrape et, le secouant un peu rudement, s'écrie furieux :

— Non, je ne m'appelle pas X..., mais si je m'appelais X..., ce ne serait pas par hasard, car ma mère était une honnête femme, monsieur !

L'autre lui a fait des excuses.

C'est une calomnie de dire qu'il n'y a pas la mer à Trouville-Deauville. Il y a la mer et la preuve, c'est que l'autre jour, Yvonne Yma y pêchait la crevette.

L'excellente artiste, toute à sa besogne, n'avait point aperçu un adorable bambin de cinq ans au plus, qui s'approche d'elle, regarde avec convoitise les petites bêtes frétilantes qu'elle engloutit dans son panier. Les yeux du moutard luisent de convoitise, et il zézaie :

— Donnez-moi-z'en, madame.

Yvonne Yma, nous n'apprenons rien, adore les gosses. Elle s'empresse de répondre à la demande du bambin, qui regarde, ébahi, la poignée de crevettes qu'elle vient de mettre dans ses menottes. Et il s'exclame :

— Dis, madame, ce qu'elles sont vieilles. Elles ont de grandes moustaches ! Authentique.

C'est bien trop joli pour ne pas l'être.

Un camelot parisien a vociféré le titre de ce journal presque sous le nez du roi d'Espagne, qui vient de prendre l'apéritif au « Trouville-Palace ».

— Mais non, gouaille un pêcheur, c'est « l'air espagnol » qu'il faut chanter.

Et un peu plus loin, d'autres pêcheurs qui ont entendu, entonnent un refrain de *Ta Bouche*. (Sans doute n'en connaissent-ils pas d'autres, les malheureux !)

Mais le monarque, heureusement, n'y a vu aucune allusion fâcheuse à la sienne, qui est fort grande. Et il a souri avec bonne humeur.

Une paysanne, débarquée le matin de Lisieux, alors que la marée était basse, s'en retourne le soir, alors que la mer a monté.

Et la brave femme, qui ne s'explique point ce mystère, de s'écrier :

— Ce que la mer a grandi. Quel malheur que depuis ce matin tant de terrain soit perdu !



SOUS LE GRAND SAULE NOIR

Paroles de
LUCIEN BOYER

Musique de
L. SILESU



REFRAIN



II

Sur le tronc du vieux saule
Des couples pleins de candeur
Ont gravé — que c'est drôle !
Une flèche dans un cœur.
Et, bien que sur l'écorce
Leurs noms soient entrelacés,
Ils ont eu le divorce
Avant d'être fiancés.

Au refrain.

III

Bref, sur tout le village
Le vieil arbre en sait très long,
Et, depuis son jeune âge,
Il pleure en toute saison !
Nous lui montrons nos âmes
En passant sur le chemin,
Voilà pourquoi mesdames
Le vieux saule a du chagrin !!!

Au refrain.



LÉONI



BORDE

LES FAUCHÉS DE L'AMOUR

Scottish Espagnole

Paroles de
Georges VILLARD

Musique de
Raoul MORETTI

PIANO

Dans le monde il ya des gens Pleins d'argent
Oh! pouvoir de doux baisers Se gri-ser
Il ar-ri-ve quelque fois Que l'on voit

FIN *ad lib.*

Qu'inspi-ri-ta-ve leur po-gnon Des passions Nous pau-vres hé-res C'est tout l'con-trai-re On ai-me sans un
Douce-ment s'unir en tom-bant Sur un banc Le jo-li rê-ve La bon-ne trê-ve Aux sou-cis ab-sor-
Un'femme en beaux af-fu-tiaux Sans cha-peau Son'r'gar-de-ri-sé-se Est-ce l'i-vres-se D'lé-ther ou d'la co-

rond
-bants
-co ?

C'est pour-quoi quand vient la nuit Loin du bruit Des ombres vont fu-re-tant Inspectant
Mais un' fem-me vient à vous Tout à coup Vous trou-vez plei-nle dou-ceur L'âme sœur
Eli' s'ap-proche à pas fé-lins L'air ca-lin D'un homme en di-sant c'est lui Son œil luit

Ru's et ru-el-les Cherchant un' bel-le Pour l'ai-mer un ins-tant Au fond lai-aute dans
Un'qu'est pas ri-che Mais qui s'en fi-che Pourqu'est deschos's de cœur On s'est bien compris En
La fil-le pa-le S'ac-croche au mô-le Qui do-mi-né la suit C'est Par-dent de sir Pous

l'obs-cu-ri-té C'est peu d'chose en vé-ri-té Quell' que soit sa couleur Pour nous ya pas d'er-reur C'est
-tre gens épris Il n'est jamais question d'prix En a-mour comme au jeu Vrai-ment les mal-heu-reux Sont
sant au plaisir U-ne chair qui veut frê-mir Fille a-vi-de d'amour Et le vient au fau-bourg Pour

REFRAIN

toujours le mêm'batt'ment d'cœur. Tout en suivant le trot - - - - - Au clair de lu -
toujours les plus gé - né - reux. - - - - -
jou-er Mor-homme à son tour.

ne Nous re-cherchons dans le noir - - - - - Un' blonde un' bru - - - - - ne Avec nous ya pas d'es-poir - - - - -

De fair' for-tu - - - - - ne C'est l'équin qu'on va cher-cher - - - - - Nous som'm's les mi-ches Fauchés.

*Après le 3^e Coupl. &
D.C. jusqu'à FIN*

JE NE SUIS QU'UN JOUJOU

Chanson

Paroles de Vincent TELLY

Musique de Laurent HALET

Valse. *rit.*

ff

C'est en dan_sant le plus doux des tan_gos Que j'ai con_

-nu ce gi-go-lo Ah! pour_quoi mon fa_tal des_tin Ce soir là le mit sur mon che_rall.

-min. Et je com_pris si tôt qu'il me sou_rit Que je n'_se_rais jamais qu'à lui Me_rall.

re_gar_dant de ses yeux doux il me don_na ren_dez-vous Je pen_sais certes je n'_rai.

pas Et pour_tant le len_demain j'étais là Et quel_ques jours a_près

rall. — — — — — *T^o REFRAIN*
rit.

— C'é-tait moi qui lui chan-tais: Mon ché-ri, — prends-moi donc je veux être tamai-

rall. — — — — — *T^o rit.*

- tres — se Berce moi dans tes bras douce-ment — Comm'si j'é-tais en — core une — en-

rit.

- fant — Dis veu-x-tu — tout mon corps et tou-te ma jeu-nes — se C'est à .

toi que je veu-x donner tout — Je ne suis dans tes bras qu'un jou-jou —

II

Depuis ce jour je fus sa chose à lui
A ses désirs j'ai obéi,
Sans regret j'quittai mes parents,
Et un soir j'ai suivi mon amant.
Et comme une fill' quand tout dort dans Paris
Je m'suis donné, vendu' pour lui,
Pourtant un jour, meurtri, lassé,
J'ai dit: je veux le quitter,
Oublier ma faute et mes tourments,
Mais quand il fut près de moi souriant,
Comme un oiseau blessé
Je lui dis dans un baiser.

Refrain

Mon chéri, reprends-moi car je suis ta maîtresse,
Tu n'as qu'à m'regarder dans les yeux
Et tu fais de moi tout c'que tu veux.
Dis, veu-x-tu pour ce soir des nouvelles caresses,
Car pour toi, vois-tu, je ferai tout,
Dans tes bras je ne suis qu'un joujou.



EMMA LIEBEL

III

Mais à la fin pourtant je l'ai quitté
Et j'ai cherché à l'oublier,
Du triste roman qu'j'ai vécu
Non, personne n'a jamais rien su.
Aussi près d'moi quand je vois chaque jour,
Des gens très chics m'parler d'amour,
Je pense à l'autre, et malgré tout
Je revois ses beaux yeux doux.
Souvenir de frisson et d'horreur,
Je devrais le chasser de mon cœur,
Mais non car c'est pour lui
Qu'en fermant les yeux je dis:

Refrain

Mon chéri, viens reprendre' ta petite maîtresse,
Car par toi j'ai connu en un jour
Où vraiment c'que c'était que l'amour,
Dis, veu-x-tu tout mon cœur et toute ma tendresse,
Car c'est toi que je veux malgré tout,
Dans tes bras je n'étais qu'un joujou.

CE QUE DÉSIRE UNE FEMME

Créée par DALBRET

Paroles de PHYLO

Musique de G. GABAROCHE et VYLNA

ALLEGRO

COUPLET

U. ne denosbell'a é. va. po. ré es Dit à son a. mant un beau ma. tin

Mon pe. tit ché. ri j' suis é. nor. vé Un' par ti' d' campagn' me f' rait du bien Ah' vien!

Sous les rayons du so. leil en fé. te Je crois voir parmi les fleurs des champs

Les p'tits la. pins fair' des ga. li. pet. tes Et je vou. drais en faire au. tant

REFRAIN

Ce que désire u.ne fem . me Ne se re . fus' ja . ma's

Mon . sieur pour plaire à Ma . da . me, En souriant dit: Ça m'plait!

C'qu'il s'est pas.sé sous les bran . ches, De . vait être fo . li . chon

Car la bell'dans un . fris . son Sou . pirait: Ah! Gas . ton! En . cor! c'est bon!

II

Le jeune homm' l'aimant à la folie
Ne s'occupait qu'd'ell', pourtant un jour
El' lui dit : quand j'reçois mes amies
Pour ell's vraiment les galants discours
Sont courts...
Tout comme moi ell's aim'nt le flirtage,
J'suis pas jaloux', soit plus libertin,
Ça m'amuserait, car ell's sont volages,
D'voir que pour toi ell's aient l'béguin.

Refrain

Ce que désire une femme
Ne se refus' jamais,
Monsieur pour plaire à madame
En souriant dit : ça m'plait !
De mon allure sévère
Il ne paraîtra plus
Tu le veux, c'est entendu,
Demain, mon p'tit Jésus,
Tu s'ras cocu.



DALBRET

III

Il osa commettre l'infamie
De la tromper, elle suffoqua !
Mordu' par l'affreuse jalousie
Après la dispute ell' le griffa,
Tiens, tiens,
Et comme lui frisait sa moustache
Sans lui répondre elle s'écriait :
Si tu n'étais pas l'dernier des lâches
Puisque j'te griff' tu me battrais.

Refrain

Ce que désire une femme
Ne se refus' jamais
Et monsieur flanqué à madame
Un superbe soufflet.
Mais jugez de sa surprise
Quand ell' lui dit : c'est fou !
Ça me fait du bien partout,
Car vois-tu mon loulou
J'ador' les coups !



JEAN RIT

A "Madame CHICHI"

TON TANGO

Jean RIT



Pique sourd.

p

Ped *Ped*

M.G. *pp*

Ped *Ped*

M.G. *f*

Ped ** Ped* ** Ped*

p *p*

Rall.

Le chant bien soutenu Voluptueux
L'accomp: Un souffle. Avec pédales

Ped

S. *Ped*

3 *3*

ff

Rall.

1

3

vous finir

FIN

Ped

a Tempo

6

Rall

Ped

ff

Du même auteur : Kiss me Quick, (Fox-Trot), L'Heure Bleue, (Fox-Trot).

Re-Galipettes

A QUOI NOUS PENSONS EN SCÈNE

Félix Galipaux, l'un de nos plus grands artistes, sinon par la taille du moins par le talent, se double, on le sait, d'un écrivain des plus spirituels. Il a écrit d'innombrables monologues, des pièces et ce livre tiré de son nom : Galipettes, qui est un petit chef-d'œuvre de malice et d'observation. Sous le titre « Re-Galipettes », l'artiste va publier un second volume, dont on peut être sûr qu'il sera digne du premier. Du reste, les lecteurs de Paris qui Chante vont pouvoir s'en rendre compte par l'extrait qui suit et dont ils ont la primeur :

Il est certain qu'en lisant ce titre : « A quoi nous pensons en scène », bon lecteur, tu t'es écrié... *in-petto* : « Mais à ce que tu joues, animal ! ».

L'animal, c'est moi, en ce cas. Mais je ne suis pas susceptible, et non froissé par cet « animal », je réponds :

— Oui, c'est entendu, je pense, nous pensons tous, à la pièce que nous jouons, ou mieux, au rôle que nous interprétons. Cependant...

Cependant, serez-vous si étonné que ça lorsque je vous dirai qu'il nous arrive parfois, souvent même, de songer pendant quelques instants, oh ! pendant quelques instants, seulement ! à autre chose qu'au texte lapidaire des auteurs — il est toujours lapidaire, le texte des auteurs, vaudevillistes compris.

Le tailleur a raté le pantalon du jeune premier, et le jeune premier ne pense qu'à cette catastrophe pendant qu'il dépeint sa flamme à l'ingénue, ou bien lorsque la coquette va poser son bras sur le sien, au deuxième acte, notre amoureux ne songe qu'au blanc gras que sa partenaire lui laissera sur la manche.

Un sujet de distraction pour l'artiste, c'est de savoir à quel endroit de la salle le contrôleur a placé les personnes qui sont venues avec un billet donné par lui. Règle générale, si l'artiste a offert des places à des gens bien..., habit..., décoration..., décolletage..., diamants..., qu'il lève la tête, il les apercevra à la seconde galerie; si, au contraire, ne voulant pas perdre « son service », il s'est résigné à le donner à son concierge, il n'aura pas longtemps à chercher le cerbère : il trône dans l'avant-scène de droite, celle du Président de la République !

Compétence

Je suis allé l'autre soir dans un de ces théâtres à côté qui font la joie des Parisiens et le désespoir des directeurs de théâtres, des théâtres qui ne sont pas à côté.

Je dois l'avouer, en toute sincérité, j'ai passé une excellente soirée.

D'abord, je raffole des spectacles coupés que seuls nous servent les théâtriciens.

Je préfère sans conteste de bons petits actes réussis à une grande machine ratée... et depuis quelque temps, il y en a plutôt beaucoup, des grandes machines ratées...

Or, pour être tout à fait franc..., ce

n'est pas le spectacle auquel j'ai assisté qui m'a fait dire, en me couchant, la phrase — approximative — de Titus :

— Je n'ai pas perdu ma soirée.

Non, la cause de ma joie est la réflexion déconcertante que j'ai entendue là.

Il y avait aux fauteuils d'orchestre, derrière moi, un couple évidemment légitime.

Lui, dans les trente-cinq ans, quelconque. Elle, même âge, plutôt laide, grand lorgnon.

On jouait une pochade que tout Paris a applaudie, car le directeur la maintient avec amour sur son affiche, bien qu'elle soit de lui.

Cette pièce se passe dans une maison,



FÉLIX GALIPAUX

comment dirai-je?... Au fait, je n'ai pas besoin d'ajouter de détails complémentaires... dans une Maison avec un grand M, ça suffit (ce n'était cependant pas la MAISON, comme disent avec solennité en parlant de chez eux, Messieurs les Sociétaires de la Française-Comédie).

L'actrice chargée du rôle délicat de la maîtresse... de la dite maison, joue son personnage dans l'absolue perfection. Aucune comédienne à Paris ne le jouerait mieux.

Tenue, toilette, physionomie, tics, bijoux toc, tout admirable.

Bref, œuvre et interprétation reçoivent chaque jour du public un accueil très chaleureux.

Toute la soirée, les rires fusent et les braves crépitent.

Vers la fin de la pièce, le spectateur cide-*dessus*, tout à fait emballé, ne put s'empêcher de dire à sa conjointe, également enthousiaste :

— Comme c'est bien joué ! Est-elle assez nature, cette vieille femme ! et cet inté-

Et sa douce épouse, hochant la tête, d'opiner :

— Oui, c'est tout à fait ça !

Au bureau de location

Rien ne m'amuse comme d'assister aux petits dialogues échangés à la « location » du théâtre, entre le spectateur et la buraliste.

La spectatrice, cela ne vous étonnera pas, est, puisque femme, plus chipoteuse que l'homme. Qu'elle fasse son marché ou loue des places de théâtre, elle tâche à toujours grapiller.

— Bonjour, madame. Nous sommes trois. Donnez-moi des places intéressantes.

— Voici trois bons fauteuils.

— Combien ?

— Vingt et un francs.

— Vingt et un francs ! ce n'est pas un compte !... laissez-moi ça pour un louis.

— Madame ne voudrait pas que je mette vingt sous pour elle.

— (Avec effort) Allons, les voici vos vingt et un francs.

Le monsieur qui ne s'y connaît pas en numérotage.

— Voulez-vous les 61 et 63 ?

— Non; je désire deux places à côté l'une de l'autre.

Un monsieur, après avoir regardé longuement le plan-maquette qui représente en petit le théâtre avec toutes ses places numérotées, demande un fauteuil de troisième galerie.

La buraliste lui en propose un de face, mais le monsieur le refuse, parce que à cet endroit, prétend-il, le lustre gêne la vue.

— Nous n'avons pas de lustre, ici, monsieur.

— Eh bien, et ça ?

Et le monsieur montre à la buraliste ahurie l'ampoule électrique placée au milieu du petit plan-théâtre.

FÉLIX GALIPAUX.

Petit Courrier de la Quinzaine Théâtrale

= Septembre ! C'est l'époque des réouvertures.

En attendant, la quinzaine écoulée fut la plus calme de l'année théâtrale. Les Parisiens, en août, préfèrent l'atmosphère de la mer ou de la montagne à celle des salles de spectacles.

Cependant, la ville lumière demeure un centre artistique si important, que l'industrie théâtrale n'y chôme jamais. Environ trente théâtres, concerts ou cabarets ont tenu bon; certains d'entre eux ont même trouvé le moyen de lancer des nouveautés, durant le cours de l'été 1922. Ce fut, il est vrai, un été d'une exceptionnelle clémence. Saluons en lui, avant qu'il disparaisse, un vrai ami du théâtre... et des directeurs.

= Il est possible qu'*Hécube*, de MM. Silvain et Jaubert, soit jouée, cet hiver, sur une grande scène parisienne.

= Après *Comédia* et le *Figaro*, constatons le succès de comédienne et de chanteuse qu'obtient, au Théâtre Daunou, dans un des principaux rôles de la pièce en cours, Mlle Line Marjac, une charmante artiste, souvent applaudie dans les music-halls et les cabarets.

= Les Bouffes-Parisiens donneront, au milieu de la prochaine saison, une grande opérette, livret de M. Willemetz, d'après un roman de M. Pierre Louys, musique de M. Christiné.

T.

NOTRE COUVERTURE

AUDIFFRED

Au cours de la saison qui s'achève, les habitués de Trouville-Deauville, qui ont décidément toutes les veines, ont eu la chance de pouvoir applaudir Audiffred, l'excellent chanteur, dans le rôle de Griole, de *La Fille du Tambour-Major*.

C'est un succès de plus à ajouter à tous ceux qu'au cours de sa carrière brillante, le pensionnaire de M. Oscar Dufrenne a déjà remportés. Audiffred est vraiment un ténor de classe, doublé, ce qui est assez rare, d'un comédien applaudi. Que ce soit dans l'opérette classique ou la revue somptueuse, telle qu'on sait la « monter » aux Ambassadeurs et au Concert Mayol, on peut être sûr de le voir s'affirmer avec le style et la chaleur qui sont les caractéristiques de son très sûr talent.

Et point n'est besoin de s'étendre plus longuement sur cette appréciation que, depuis longtemps, le public a ratifiée... Son jugement suffit.

LE BIOGRAPHE.

L'Actualité en Chansons

Le Ruban des Filles à marier

Air : *Le petit amant. Ta bouche.*

Mesd'moisell's si vous cherchez
Chaussure à votr' pied,
N'mettez plus dans les journaux
D'annonc's pour gogos,
Un' nouvell' mode se lance
Dans le beau pays de France
Afin, vrai régal,
D'trouver l'petit homme idéal
En deux mots, v'la l'affaire,
Il suffit simplement
D'mettre à sa boutonnière
Un p'tit morceau d'ruban.

Quoi de plus charmant
Qu'ce p'tit bout d'ruban
Qu'on s'attache sur le cœur,
C't'un appel au bonheur,
Pratique, arrangeant,
C't'un truc épatant
Qui supprim' c'est sa fonction,
Tout c'qu'y a d'complications.

Il veut dir' : « Suivez-moi, jeune homme »,
Avec moi : « Venez croquer la pomme ! »
Quoi de plus charmant
Que ce p'tit ruban
Qu'on accroche là tout simplement.

Ce p'tit bout de ruban
Sera vert, pourtant
Un' fois par mois, mes amis
Il s'ra rouge aussi,
Ça, surtout quand l'Angleterre
Nous taillera des croupières,
Et pour protester contre nos si bons alliés,
Et quand un' blanch' surface
Sera seule arborée,
C'est qu'jamais dans la place
On aura pénétré.

Alors ce troublant
Petit bout d'ruban
Dira au futur mari :
« Tu s'ras l'premier, chéri »,
Et sans contrôler
C'qui est affirmé
Le jeune homm' sans plus d'façon
Accept' la combinaison
Et s'il voit, et c'est pas facile,
Qu'il est pris pour un imbécile,
Il met, c'est couru,
Pour qu'on n'y r'prenn' plus,
Le ruban jaun' des marisocus.

GABRIELO,
du cabaret des 4'Z'Arts.

Chronique de la Côte Normande

Deauville, 25 août. — Que d'eau ! Que d'eau ! comme disait l'autre. Celle de la mer étant invisible, celle du ciel se ratrape. Le soleil, de temps en temps, sèche les parapluies, puis disparaît pour que l'averse rentre en scène. Jamais, depuis bien longtemps, on n'avait connu une saison aussi froide, pluvieuse et morose. Enfin, voilà l'été fini, car au royaume du snobisme, l'été finit, nul ne l'ignore ici, le jour du Grand Prix de Deauville, qui était le 27 août.

Alors que l'ondée lave les vitres des villas et crêpe sur les tentes des terrasses, on évoque avec mélancolie la silhouette élancée de Auguste Demorny, « enfant de l'amour », devenu plus tard, — hélas ! — duc de Morny et fondateur de la plage à la mode. Si parfois l'ombre du disparu rôde dans le décor de luxe planté là avec le plus éclatant mauvais goût, elle doit se réjouir de l'absence complète de sens moral qui y règne. Place à son excellence le Rasta. Place à Sa Majesté Cornuché I^{er} !

Tout à l'heure, je voyais le souverain de Deauville congratuler le souverain de toutes les Espagnes. C'était du plus haut comique et digne vraiment d'être enregistré.

Rayonnant, le roi de la plage regardait avec une tranquille assurance le pseudo duc de Tolédo et lui disait, en clignant son petit œil malicieux :

— Sire, si vous voulez me permettre...

Et il offrait au roi l'album où le crayon aigu de Sem a génialement croqué tant de laideurs en habit et en dentelles.

Le roi a allongé la main qu'il a longue, fine et brune. La patte courte et replète de l'autre se tend vers lui et présente l'album. Un indéfinissable et court sourire éclaire la figure d'Alphonse XIII. Crac ! Pour l'histoire, des kodaks ont fixé la scène. A présent, M. Cornuché s'éloigne. Et à voir la valetaille se précipiter, écarter les chaises sur son passage et refouler les curieux, on a bien l'impression que c'est lui, ici, le seul, l'unique souverain.

Pour un peu, l'excellent M. Oudaille, ombre protectrice des hôtes de marque de la France s'y tromperait !

Passons au fretin plus menu. Voici le shah de Perse. Il passe presque inaperçu. Il a maigri de dix kilos, mais conserve néanmoins une bonne grosse face sympathique, au masque très peu oriental. Il y a aussi la famille royale de Grèce et le dessus du panier des familles aristocratiques, le grand-duc Boris, le prince royal de Roumanie, le prince Selem Hali, la princesse Chive Kiaz d'Egypte, j'en passe, et puis toute la noblesse de la III^e République, M. Citroën en tête.

Ah ! M. Citroën ! Gagnant du minimum de consommation sur route, il est à Deauville gagnant du maximum, sur tapis vert.

— Vous savez, hier, Citroën a perdu 800.000 francs.

— Le pauvre homme !

— Vous savez, hier, Citroën a gagné 1.500.000 francs.

— Quel as !

Notons aussi la présence de M. Bellanger, l'industriel parisien, qui emmène les gens en bateau, mais c'est pour leur offrir à goûter, puis M. de Wendel, puis... zut ! Ils sont trop.

Et, en face cette grève constellée de grues diamantées, dorées, chamarrées, il y a en face, loin, triste, grise et sombre, l'autre grève... celle du Havre.

Reposons un instant nos regards. Tant d'hommes grotesques, boudinés ou étriés, bouffis de suffisance ou amaigris de fiel, ne sont point collection propre à être admirée, ni leurs compagnes faites à leurs images. Le roi, — le vrai — celui de Madrid, ne s'y trompe pas, et son regard d'Espagnol, au feu un peu sombre, se veut de douceur au passage des silhouettes infiniment charmantes de nos étoiles du théâtre et du music-hall. N'est-ce pas sire, qu'il vaut mieux regarder Mme Gilda Darthy, ou Mmes Magny Varna, Marthe Chenal, Gaby Morlay, Fernand Diamant, Jane Marnac, Alice Soulié, Betty Daussmond, Jenny Syril, Mistinguett, Yvonne Reynolds, Marie Marquet, Jane Saint-Bonnet, Mariette Lelièvre et la toute mignonne Yvonne Zullpa. N'est-ce pas sire...

Pour finir, voulez-vous passer la Touque. C'est une petite rivière pas très engageante, mais une fois traversée, on se trouve à Trouville... et le déplacement repose infiniment. Le coin, ici, a conservé son caractère normand délicieusement archaïque. L'air salin est plus vif, et puis il y a la mer, la vraie, majestueusement étalée, que vous pouvez aller admirer, pour vous laver le regard, sans être obligé de faire cinq kilomètres.

La blancheur crue des deux casinos qui se dressent sur ses bords, apportent au tableau une note reposante et gaie. Et ce n'est pas, heureusement, qu'une impression.

Le Casino-Salon, dirigé et administré par MM. Casanova et Brunswick, est bien l'endroit le plus charmant pour les jeunes filles; ce qu'il doit s'ébaucher de fiançailles, au dancing de 5 à 7 heures.

Quant au Municipal, l'on fait du théâtre, et du bon, tout le répertoire viennois, tout le répertoire classique d'opérette, avec une interprétation de premier ordre et homogène. Dans un récent courrier, je vous ai cité les artistes de la troupe, avec la grande quinzaine, ils ont eu aussi le gros succès. Félicitons le directeur général, Oscar Dufrenne, qui a fait revivre Trouville.

Et maintenant, un ultime « tuyau » pour finir... et pour l'année prochaine.

Si vous voulez « crâner »... et vous raser, allez à Deauville.

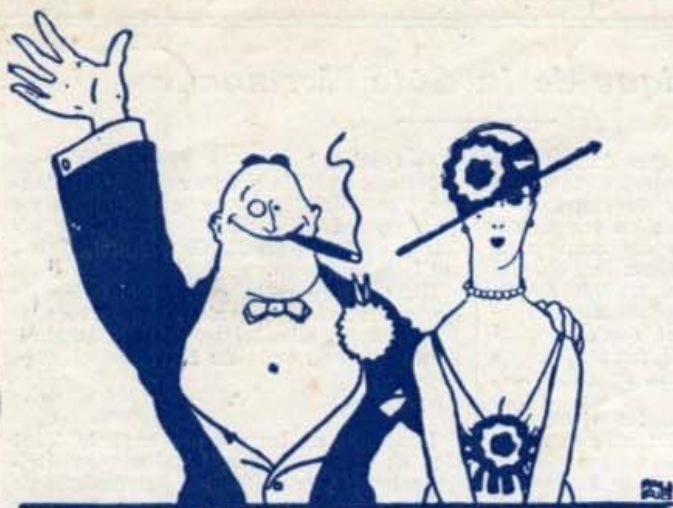
Si vous voulez simplement vous amuser, allez à Trouville.

Il n'y a point qu'une petite rivière qui les sépare... mais tout un monde !

Et le second vous consolera du premier.

ALYM.





MAXIMA

ACHÈTE AU

MAXIMUM

TAPISSERIES **ANTIQUITÉS** TABLEAUX
BIJOUX, OBJETS D'ART et D'AMEUBLEMENT
 AUTOS DE MARQUES

MAXIMA VEND au MEILLEUR PRIX

GALERIES D'EXPOSITION · 3, Rue Taitbout. Tél. Gutenberg 14-50.

FLOREÏNE

CRÈME DE BEAUTÉ

SES PARFUMS:
 SÉRIE LUXE

KALYS
 MANDRAGORE

SÉRIE FLEURS
 ROSE LILAS
 MUGUET
 ŒILLET
 VIOLETTE

A. GIRARD

48, Rue d'Alsée, 48

PARIS.



Le Quatrième Album FRANCIS SALABERT pour piano seul est paru !

Il contient 25 Danses choisies
 parmi les plus récents succès, dont :

DÉDÉ-FOX-TROT (*Pour bien réussir*)
JE N'PEUX PAS VIVRE SANS AMOUR
PAYS DE RÊVE
MELLO CELLO
UN BAISER-VALSE (*Nonnette*), etc.

Pour Piano seul, chaque Album. . . . 7.50

Il existe dans la même tonalité et pour être joué
 avec chaque Album :

Parties de violon 3.50
 Violoncelle . . 3 »
 Contrebasse . . 3 »



Avez-vous besoin

de Chansons, Chansonnettes, Valses, Opéras, etc.

Ecrivez alors

27, Boulevard Poissonnière, aux Bureaux de

“ Paris qui Chante ”

et contre remboursement

vous recevrez par retour du courrier
 tout ce que vous désirez

(Joindre un timbre de 0 fr. 25 à toute demande de renseignements)